



Aide à la prédication

Dimanche 17 mars - Judica

Genèse 22, 1-14

Autres textes : Hébreux 5, 7-9 et Marc 10, 35-45

Pasteur Julien N. Petit, Strasbourg

Remarques préalables

- Devant un tel « *monument* » biblique sur lequel il faut monter le temps de la prédication, il ne faut pas se démonter ! Il y a plusieurs portes d'entrée dans le texte, elles mènent toutes au mont Moriya.
- L'autre risque (que le découragement) serait de vouloir donner du texte une interprétation complète, ou définitive du texte. Genèse 22 reste marqué du « *sceau de l'inachèvement* » (Paul Ricoeur).
- Le texte proposé s'arrête au v 14. Il me semble plus judicieux de le lire jusqu'au verset 19 pour en tirer le meilleur sens possible.

De quoi parle-t-on ?

Une porte d'entrée naturelle dans ce chapitre serait déjà de savoir comment l'intituler. La plupart des traductions de la Bible le font pour aider les lecteurs à se situer. Donner un titre à une péricope s'avère aussi utile pour y faire référence pendant la prédication.

Et surtout, discuter du titre permet d'entrer en dialogue avec un ou deux aspects du texte. Pensons à ce fameux « *Fils prodigue* » (Luc 15) dont la dénomination n'en finit pas d'interroger !

A plus forte raison ici, où on évoque un peu vite le « *sacrifice d'Isaac* » (insistance sur la victime) ou le « *sacrifice d'Abraham* » (insistance sur le personnage principal). Or il est évident que si un sacrifice a eu lieu, Isaac n'en a pas été la victime, mais le bélier apparu dans le buisson (v 13).

La tradition rabbinique a, quant à elle, adopté le titre de « *ligature d'Isaac* », en relevant au v 9 ce geste ultime d'Abraham dans la préparation de son geste. Un geste qui repose sur verbe *lier* ('*aqad*'), dont c'est ici la seule occurrence dans le corpus biblique. La ligature prend un sens fort, dès lors que l'on s'intéresse au lien qui unit Abraham et Isaac en tant que père et fils.

Mais on ne peut pas passer sur la difficulté, et effacer toute intention sacrificielle. Abraham n'est pas monté juste pour attacher son fils ... C'est pourquoi on pourrait bien parler du « *quasi-sacrifice d'Isaac* », ou du « *non sacrifice d'Isaac* », pour rendre compte de la tension tragique qui sous-tend l'épisode, et qui trouve son aboutissement dans la main levée du père au-dessus du fils.

« C'est dans ce flottement entre ce qui n'a pas eu lieu, ce qui a failli avoir lieu, et ce qui ne pouvait pas avoir lieu que se situe la vérité du (non)-sacrifice d'Isaac » (Stéphane Mosès, philosophe).

C'est dans ce flottement aussi que notre lecture peut s'embourber, ou au contraire s'ouvrir à de nouvelles significations.

Qui est Dieu ?

Une des premières réactions suscitées par ce moment tragique de la Genèse étant : « *Comment Dieu peut-il demander à Abraham de sacrifier son fils ?* », la question mérite d'être posée.

Elle l'est d'ailleurs dans le texte, à travers la façon dont Dieu est nommé. On remarque qu'aux versets 1 et 11, le nom pour désigner Dieu n'est pas le même : « *Elohim* » (v 1) et « *Malak Yahwé* » (v 11). Le Dieu qui appelle, et celui qui arrête le geste du sacrifice ne portent pas le même nom. Qu'est-ce à dire ?

A partir de là, deux pistes sont possibles :

- Selon la tradition juive, *Elohim* exprime la rigueur des commandements, quand *Yahwé* (le tétragramme) exprime l'amour. Ce seraient donc deux faces de Dieu qui se manifestent ici, avec en définitive le triomphe de l'amour (et donc de la vie préservée). Qui plus est, quand le *Malak Yahwe* intervient dans le cycle d'Abraham, c'est à chaque fois pour prévenir le danger : pour Hagar (16, 7-11 ; 21, 17) et pour Lot (19, 1-15)
- Abraham aurait-il obéi à un faux-dieu, voire à un démon, en prenant sa voix pour celle du Seigneur ? Auquel cas se cacherait dans *Elohim* un Satan masqué, provoquant Dieu comme dans le prologue du livre de Job.
- Le problème pourrait même venir d'Abraham lui-même, pensent certains. N'aurait-il pas succombé à une crise mystique qui l'aurait enjoint à obéir à une pulsion destructrice, une pulsion de mort ?

Mais quel que soit le nom du Dieu qui parle ici, toujours est-il qu'Abraham est conduit dans une épreuve.

Que demande Dieu ?

L'histoire se déclenche pour Abraham parce que Dieu intervient à nouveau dans sa vie. Cela pourrait paraître banal, sauf que la vie d'Abraham, à ce moment-là, ressemble peut-être à une vie accomplie : pour commencer, Isaac est né, Ismaël est parti. Au chapitre précédent, l'alliance conclue avec Abimelek pouvait laisser même entendre que la bénédiction des nations promises au chapitre 12 (1-3) trouve déjà son accomplissement. Comme annoncé, Dieu donne une descendance, et fait du « *père des peuples* » une bénédiction.

Seulement le « *Prends ton fils Va t'en* » (v 2) rappelle étrangement le « *Va-t-en de ton pays* » de Gn 12, 1. La promesse des versets 17 et 18 en reprend quant à elle les termes.

« *Tu croyais être parvenu quelque part ?* » semble demander Dieu. « *Tu te trompes ...* »

Abraham doit donc quitter à nouveau quelque chose ou quelqu'un, et cela passe par le fait de *prendre* son fils et de monter sur la montagne.

Que doit faire Abraham ? *Offrir son fils en holocauste/en sacrifice* répondent la plupart des traductions, en choisissant la clarté de la demande.

« *Fais-le monter pour un holocauste* » traduit pour sa part l'exégète André Wenin, en soulignant l'ambiguïté de l'ordre qui ne précise pas si Isaac participera comme aide, ou comme victime au sacrifice. Pour cet exégète, Dieu n'a pas demandé à Abraham d'immoler

son fils, et on peut penser par conséquent que le patriarche a longtemps hésité sur le sens réel de la parole de Dieu pour lui, avant de l'interpréter dans son sens le plus radical.

Abraham doit *prendre*, et *monter*. Il doit *prendre* et *donner*.

C'est la foi en tant que réponse humaine à l'appel de Dieu qui est concernée ici.

Quelle est la foi d'Abraham ?

Quand elle évoque les ancêtres dans la foi, la lettre aux Hébreux ne manque pas de s'arrêter sur le mont Moriya. Le « *quasi-sacrifice d'Isaac* » est pour l'auteur une parabole de la résurrection. Par la foi, Abraham considérait que Dieu pouvait lui rendre le fils qu'il lui avait donné, c'est pourquoi il n'a pas hésité à s'avancer sur ce chemin.

« C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac. C'est son fils unique qu'il offrait, lui qui avait accueilli les promesses et à qui il avait été dit : C'est par Isaac que tu auras ce qui sera appelé ta descendance. Il estimait que Dieu avait même le pouvoir de réveiller un mort. C'est pourquoi son fils lui fut rendu : il y a là une parabole. »
(Hébreux 11, 17-19)

Abraham était donc appelé à voir *au-delà*, vers ces choses que l'on ne peut pas voir. La vision occupe d'ailleurs une place importante dans le récit. *Moriya* signifie : « *Dieu est/sera vu* ». Au v 8, le père avait déjà répondu à son fils s'inquiétant de l'absence d'animal pour le sacrifice qu'« *Adonai verra pour l'agneau* ». Et au v 13, au moment où il s'apprête à porter le couteau sur Isaac, Abraham *voit* le bélier dans le buisson. Entre Dieu et lui, c'est un peu le jeu de « *Qui verra, vivra* ».

Nous aussi, nous voyons ou entendons le temps se déployer pour donner toute sa mesure à l'entreprise de la foi d'Abraham. Celle-ci s'éprouve en effet dans le temps long du récit, à travers tous les détails pratiques qu'il fait entendre. Les préparatifs, puis la mise en route du convoi, jusqu'à la mise en place du sacrifice font monter la pression, apportent une tension dramatique. On finit par voir même la main qui se lève et le temps se suspendre comme elle dans l'air ... Le père va jusqu'au dernier geste. Attend-il, au bord du désespoir, l'intervention divine ?

Il est question de foi car le sacrifice ne repose pas sur un vœu. Contrairement à celui de Jephté dans la tradition biblique, ou celui d'Iphigénie dans la culture grecque, ce sacrifice n'a pas de finalité. Il ne fait pas l'objet d'un échange, d'un donnant-donnant. Une « *dévotion sans promesse* » dit le philosophe Levinas à son sujet. La foi obéit, agit, mais elle n'attend rien en retour.

Jusqu'où peut aller l'éloge de la foi ? Croire en la résurrection est une chose, mais donner volontairement la mort dans cette espérance en est une autre ! Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'éthique, qui est une caractéristique de la pensée moderne, en est heurtée de plein fouet. Celle-ci s'interroge à peine. L'obéissance peut-elle se traduire par une foi aveugle ? Non, répond-elle catégoriquement.

Sören Kierkegaard, qui n'était pas plus inhumain qu'un autre, a vu dans ce récit l'expression d'un absolu de la foi, et a fait d'Abraham le « chevalier de la foi » (Cf. *Crainte et tremblement*). Absolu entraînant légitimement la suspension de toute réflexion éthique. Quand Dieu parle et que le croyant écoute, tout est possible.

En recevant ce récit comme une parabole, on peut en tirer une valeur exemplaire, sans pour autant l'absolutiser. Abraham y répond à trois reprises : « *Me voici* » (Hinneni). Ce simple mot fait entendre la réponse de la foi. Il se trouve qu'il s'adresse deux fois à Dieu, et une fois

à Isaac. La responsabilité d'Abraham est donc double, elle s'exerce vis-à-vis de Dieu, et vis-à-vis de son fils.

La foi ici se fraie un chemin entre ce qui a failli avoir lieu mais n'a pas eu lieu. Elle se donne comme risque, un risque au coût exorbitant qui voisine avec la folie, mais dont l'issue – ne l'oublions pas – est favorable.

Quelle relation entre le père et le fils (et Dieu) ?

Qu'ont pu se dire Abraham et Isaac pendant ces trois longs jours de marche, avant d'apercevoir le mont Moriya ? Combien de temps Isaac a-t-il retenu sa question sur l'absence d'animal pour le sacrifice ? Combien de pensées ont tourné en boucle dans l'esprit troublé d'Abraham ? Se sont-ils parlé ?

Oui, ce récit peut vraiment être lu à la lumière de la relation père-fils.

On remarque dans le texte une insistance sur les adjectifs possessifs. Dans leur dialogue (vv 7 et 8), ils apparaissent 4 fois : « *Mon/son père* », « *Mon fils* ».

André Wénin considère qu'Isaac n'est pas seulement le fils unique (v 2), mais le fils « *uni* », et il voit les deux aller « *uniment* » (v 6 et v 8). Il note encore que le mot « *couteau* » en hébreu se construit à partir de la racine *-akal*, manger. En sacrifiant son fils, Abraham ainsi le *dévorerait*, signe d'une possessivité excessive. Le père d'une multitude apparaît surtout ici comme un père exclusif.

Ces indices textuels laissent penser que le père et le fils vivent une relation fusionnelle et que l'épreuve qui est proposée là l'amèneront à être transformée. En Genèse 12, Abraham avait quitté ses parents. Ici, il dit quitter symboliquement son fils, ou plutôt le laisser aller. Il est d'ailleurs remarquable que le patriarche revienne seul auprès de ses serviteurs (v 19). Où est passé Isaac ? S'est-il enfui sous l'effet de la crainte ? A-t-il sonné l'heure de la révolte contre un père cruel ? Il s'est effacé ...

C'est sur ce point que la *ligature* prend tout son sens. Comme un symbole, le père a lié/ligoté le fils. Et si l'enjeu de ce sacrifice était de le délier ? Rien dans le texte n'indique qu'Isaac a été délié, pourtant le père repartira seul. Leur relation est-elle devenue plus mature, d'homme à homme ?

Si l'on voit en Isaac le fils de la promesse, il est possible de dire qu'il a été donné par Dieu à Abraham. On ne peut pas évacuer Dieu de leur relation. Il s'agit peut-être ici de savoir si Abraham reconnaît encore ce fils, « *son* » fils comme un don de Dieu. S'il perçoit encore la main du donateur, alors que son destin semble s'accomplir. Détail frappant : lorsque l'ange du Seigneur arrête la main d'Abraham, Isaac n'est plus son fils, mais « *le garçon* » (v 12). Quelque chose a déjà changé.

« *Vos enfants ne sont pas vos enfants* » dit le Prophète de Khalil Gibran. Cette pensée trouve là une illustration possible, appliquée à Abraham.

L'écrivain Erri de Luca, qui est beaucoup revenu sur ce texte dans son œuvre, regarde plutôt du côté d'Isaac, soulignant son caractère de fils obéissant et estimant qu'« *Isaac se lie tout seul à la volonté de son père* ».

Et dans tout cela, il faudrait avoir une pensée pour Sarah, la grande absente de cette histoire qui, pour autant, est l'épouse et la mère.

Pistes de prédication

1. Choisir un point de vue sur l'évènement

Ce point de vue pourrait être choisi pour tout ou partie de la prédication. Une prédication pourrait aussi bien confronter deux ou trois points de vue différents sur l'histoire.

Le point de vue d'Abraham : pendant les 3 jours marche, il réfléchit à ce qui lui est demandé, à ce qu'il va faire. A-t-il bien entendu ? A quel nouveau départ l'appelle le Seigneur ?

Le point de vue d'Isaac : à partir de sa disparition à partir du v. 14, que devient-il ? Le geste de son père le laisse-t-il horrifié ? Que peut-il penser de Dieu qui l'a conduit à s'allonger sur le bûcher de l'holocauste ?

Le point de vue de Sarah ou des serviteurs : ils sont des acteurs indirects de ce qui se passe. Leur silence est aussi le silence du texte, qu'il est possible de faire parler.

Le point de vue de Dieu : à partir des ambiguïtés textuelles sur la demande faite à Abraham, Dieu peut prendre la parole.

2. Prêcher au fil du texte

Cette approche qui est aujourd'hui laissée de côté peut avoir son intérêt. Dans le cas de Genèse 22, elle peut largement se justifier, dans la mesure où elle permet de rendre compte de la tension dramatique qui se déploie dans le texte.

Elle pourrait par exemple s'organiser autour de 4 temps :

- L'appel (versets 1 et 2)
- Du départ jusqu'au sacrifice (versets 3 à 10)
- L'intervention du messager (versets 11 à 14)
- La conclusion (versets 14 à 19)

Il est d'ailleurs possible d'adopter, dans ce schéma simple, encore un point de vue spécifique : celui d'Abraham, celui de la relation père-fils, etc ...

3. La question du sacrifice et de la mort

Ce texte nous questionne sur le sens du sacrifice. Si une certaine lecture en fait un manifeste de rupture avec les rites païens de sacrifices d'enfants, il n'en reste pas moins la violence du sacrifice.

Le thème du dimanche, « *l'agneau de Dieu* », renvoie explicitement à la mort du Christ « *donné en rançon pour une multitude* » (Matthieu 20, 28).

Le sacré aurait-il irrémédiablement besoin d'une violence pour exister, pour trouver sa légitimité ?

Inversement, la notion de don rendue sensible par la figure d'Isaac, fils de la promesse, nous rappelle à des attitudes plus directement accessibles : le détachement, la gratuité, la reconnaissance. De même que Christ n'a pas seulement été livré mais s'est donné, il y a un mystère à vivre dans l'amour qui s'expose dans sa plus grande vulnérabilité.

Julien N. PETIT

Strasbourg